

## THÉORIE DE L'ÉVOLUTION



L'ÉCRIVAIN FARCEUR.

ma vie au bonheur de l'humanité et avant tout à ma patrie ; les Hulans ont voulu nous tuer, alors que nous étions sans arme ; ils ont blessé cinq de nos camarades et ont arraché la vie à celui que nous pleurons ; c'est donc six des leurs que pour ma part, je m'engage à sacrifier à mon pays. Camarades, à la vue des malheurs de notre chère France, en face des ruines de Bazailles, en présence de la honte de Sedan, devant l'humiliation de notre brave armée qui, ce matin, part pour un douloureux exil, oui, amis, sur toutes ces douleurs accumulées, jurons tous de venger nos frères morts et souffrants, en versant, s'il le faut, jusqu'à la dernière goutte de notre sang ; jurons-le sur la tombe de notre compagnon d'arme comme sur l'autel de la patrie !

Tous répétèrent :

— Je le jure.

Ce serment, semblable à celui de Léonidas et de ses trois cents Spartiates, aux Thermopyles, en face de l'armée de Xerxès, composée de deux millions de Perses, s'élança à travers le silence de la nuit comme un défi à la Prusse.

Le spectacle de ces quarante pauvres soldats désarmés, jurant de venger leur défaite, avait en cette lugubre circonstance, quelque chose d'effrayant autant que solennel.

— A présent, mes amis dit alors Mystigo, la retraite devant l'ennemi va commencer pour nous, terrible, implacable : marches, fatigues, privations, la faim peut-être, vont nous assaillir, courage ! nous sommes des hommes : aujourd'hui, chaque citoyen doit payer à la patrie, son contingent de sacrifices ; le nôtre ne sera peut-être pas encore le plus douloureux. Tout ce que je vous demande, camarades, c'est de vous fier entièrement à moi ; soyez certains que je vous guiderai comme un stratège lui-même. Notre but est de tâcher de rejoindre le général Vinoy qui venait au secours de Sedan ; son corps d'armée a quitté Mézières ; je ne connais pas son plan de retraite mais il est de toute évidence que, ne pouvant soutenir le choc des Prussiens, il va chercher à s'en éloigner le plus possible tout en prenant la route la plus courte pour regagner Paris qu'il a reçu l'ordre de couvrir, ainsi qu'on nous l'a dit à Sedan. Déjà les Prussiens nous entourent mais grâce à mes petites connaissances de la carte de France et à la protection de la Providence, nous pourrions rentrer à Paris que les Allemands se préparent à assiéger, c'est ce que j'ai surpris dans leur conversation. Il est trois heures du matin ; c'est le moment de déguerpir ; autant que possible, nous voyagerons dans les bois ; la forêt est encore très-noire à cette heure ; mais j'ai une petite boussole sur moi ; quant à l'itinéraire, ma mémoire fera le reste. Pas de causeries inutiles, d'ici quelques heures, de crainte d'être entendu de l'ennemi ; vous me suivrez tous à la file afin de profiter des vestiges de vos précédents, d'éviter l'un de l'autre et gagner ainsi du temps. Quant au picotin, Dieu y pourvoira ; confiance en lui et en avant, camarades !

Ces harrangues de Mystigo, ses instructions si précises, prouvent que notre héros était vraiment un homme pratique et même éloquent dans les circonstances douloureuses et au moment du danger.

Les blessés étant assez bien pour soutenir la marche, on les plaça immédiatement après Mystigo ; seul, le narrateur de cette relation, étant trop faible pour supporter les premières fatigues du voyage, deux hommes le prirent par les bras et l'aiderent à marcher.

seuls, notre présence. De temps en temps, notre guide s'arrêtait et faisant craquer une allumette, s'assurait, en consultant sa boussole, si nous tenions la direction du Nord Ouest que nous devions suivre pour rejoindre le corps d'armée français ou atteindre Paris. A ce moment, nous en étions éloignés de soixante-cinq lieues environ (cent soixante milles), distance de Sedan à la capitale ; nous avions donc un fameux coup de collier à donner pour y parvenir.

Nous ne décrivons pas par le menu tous les détails géographiques et les incidents de ce voyage ; un volume y passerait ; nous en relèverons seulement les faits suivants et quelques péripéties.

Après six heures de marche toujours à la file ; après ce défilé sur un terrain accidenté, à travers des fourrés quelquefois inextricables, dans cette forêt dite des Ardennes, encore vierge ça et là ; après six heures de fatigues, les mains et la figure vertigées et déchirées par les ronces et les épines, nous arrivâmes sur le coup de neuf heures du matin à un sentier dont Mystigo connaissait l'existence par la carte militaire de la France. Notre capitaine, ainsi que nous avions surnommé Mystigo, fit entendre alors un coup de sifflet qui signifiait "halte."

— "Nous sommes sur le bon chemin, nous dit-il."

Un grincheux du peloton, dont le visage bour soufflé par les cinglements de la ramure, avait troublé l'humeur, s'écria :

— Morbleu ! qu'est ce que doit être le mauvais, alors !

Malgré l'abattement général, on éclata de rire à cette boutade.

— Mon cher, riposta Mystigo en souriant, il vaut mieux patanger comme nous l'avons fait à travers les fondrières et les broussailles de la forêt que de s'emballer ce matin comme nos pauvres camarades de Sedan, dans les wagons à bestiaux des allemands, pour aller crever de misère dans leurs forteresses inhospitalières. D'ailleurs, consolez-vous, continua-t-il, nous voici arrivés au but que je poursuivais, celui de gagner ce sentier qui va nous abrégier le chemin de moitié, nous dérober aux prussiens et nous permettre de les déborder malgré la célébrité des centaures de l'armée allemande ; les hulans, avant-coureurs de l'ennemi, auront beau, en effet, courir sur nos brisées, il n'arriveront jamais jusqu'à nous, à travers le fouillis des bois et les remparts na-

Alors commença notre défilé à travers cette vaste forêt des Ardennes où nous venions de mettre pied. On avançait lentement et silencieusement ; le bruissement des feuilles sèches froissées sous nos pas et le craquement des branches trahissaient

toujours du plateau des Ardennes que nous franchirons ensuite ; afin de franchir ces obstacles, non insurmontables du reste, nous avons une quinzaine de lieues à parcourir, une bonne journée à brimer, quoi ! Pendant ce temps, je détie les coups du mousqueton germain ; après ce laps de temps, je m'en moque car nous pourrions filer à travers la plaine, en coupant champs et guérets jusqu'à Laon, première ville forte sur notre chemin et assise à trente lieues d'ici. Là, je compte bien rejoindre l'armée française en marche sur Paris, ainsi que je vous l'ai expliqué. Nous gagnerons ainsi sept à huit lieues d'avance sur les *velches* et nous abrégions du même coup le chemin de la grand-route de Mézières à Paris, de près de dix lieues !

Chacun admirait cette science géographique, cette sûreté de raisonnement topographique chez cet étrange petit bonhomme qui, comparé à l'âge de ses camarades d'évasion, n'était encore qu'un gamin, suivant l'expression populaire.

Et pourtant ce gamin allait les sauver tous du tranchant des hulans ; ceux-ci, effectivement, n'auraient certainement pas manqué de les rejoindre, s'ils avaient été réduits à se soustraire par leurs seules connaissances du terrain, à leur œil scrutateur et vraiment intelligent, car tous les hulans avaient dans leurs poches un itinéraire détaillé de Berlin à Paris. De fait, Mouton possédait mieux sa géographie que les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des officiers français ; il faut bien l'avouer, après les bévues que quelques-uns ont commises dans les reconnaissances dont ils étaient chargés vis-à-vis des prussiens.

— En place, repos, pour la grande halte, cria Mystigo.

ANTIDE.

(A suivre.)

L'opinion est la reine du monde, parce que la sottise est la reine des sots.

Ripans Tabules euro the blues.

## POÉSIE SANS PAROLES



THE LAST ROSE OF SUMMER